# La malchance d'être né

Marta PETREU

> « Lorsqu'on a la malchance d'être né, on devrait avoir au moins la consolation de vivre bien et confortablement. Si l'on vit mal, c'est qu'on a été trompé deux fois. »
>
> (Ionesco, *Présent passé, passé présent*)

Nourrie d'incertitudes et de négations, de la mise en doute des réalités du monde et de la réalité de Dieu, la métaphysique du jeune Eugène Ionesco conscientise, de façon aiguë, « la honte d'être éphémère » et « le ridicule métaphysique de mon état d'homme » (Ionescu 1934 : 197, 298). L'auteur des frêles *Élégies pour les petits êtres* a été, dès le début, un auteur tragique, chez qui la mascarade sophistique a pourtant couvert, sous le masque du clown, le visage baigné de larmes de l'auteur[1]. De l'angoisse de la mort et de la « honte » d'être mortel, l'auteur est passé, naturellement et inévitablement, à *la malchance d'être né*. Situé, du point de vue politique, aux antipodes du totalitarisme soutenu par Cioran, Ionesco est pourtant le jumeau de celui-ci du point de vue métaphysique. Leurs œuvres nous prouvent qu'ils ont fait partie, tous les deux, de la famille maudite de Job et de l'Ecclésiaste. C'est-à-dire, ils ont eu du mal, tous les deux, à *être*.

Les lamentations de Job :

> « Pourquoi ne suis-je pas mort dans le ventre de ma mère ? Pourquoi n'ai-je pas expiré au sortir de ses entrailles ? » (*Job*, 3.11)

ou bien la sagesse de l'Ecclésiaste :

> « …Et j'ai trouvé les morts qui sont déjà morts…plus heureux que les vivants qui sont encore vivants, et plus heureux que les uns et les autres celui qui n'a point encore existé » (*L'Ecclésiaste*, 4.2, 4.3)

ont formé la substance intime des convictions de Ionesco et de Cioran.

Ils ont connu tous les deux le Paradis – le village de Răşinari de Cioran, la Chapelle Anthenaise de Ionesco – et ils en sont tombés tous les deux parce qu'ils avaient vécu la chute dans le temps ; concrètement, les deux ont eu, très tôt, à quatre ou cinq ans, la révélation du temps et de la mort. À cinq ans, « un soir d'été sans doute »,

[1] Le seul commentateur qui ait brillamment deviné le filon tragique de Ionescu a été son ami et son parent Mircea Vulcănescu. Dans le rapport de soutien du volume *Nu*, publié dans *Familia* (no. 5-6, septembre-octobre 1934), Vulcănescu, comparant *Nu* avec *Sur les cimes du désespoir,* a conclu que *Nu* était « le seul livre tragique » de la série couronnée en 1934; plus précisément, soutient Vulcănescu, le tragisme de Ionescu serait authentique, tandis que celui de Cioran, livresque (v. Vulcănescu 1996 : 168-169).

Philologica Jassyensia, An II, Nr. 2, 2006, p. 225-232

BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)

l'enfant Cioran est frappé par « une sorte d'angoisse insupportable. […] je m'étais rendu compte de l'existence du temps » (Cioran 1995a : 122). De même, vers « quatre ans, cinq ans », l'enfant Ionesco apprend que même si l'on fait « bien attention » – c'est-à-dire « ne pas être malade, en étant sage et en mettant son cache-nez » ou bien « en faisant attention aux voitures » etc. – on meurt toujours ; révélation qui le fait pleurer « aux éclats » (Bonnefoy 1966 : 12). Ni Ionesco, ni Cioran n'ont pu supporter sereinement et en silence la pensée que l'homme est mortel. Dans *Sur les cimes du désespoir*, « le spécialiste dans le problème de la mort » invoque, toujours et toujours, parfois en termes pascaliens, « le drame de la finitude de l'homme devant l'infini et devant le néant de ce monde » (Cioran 1934 : 15). Dans *Nu*, Ionesco reconnaît son obsession de la mort et se plaint que Dieu, étant incertain, ne peut pas lui garantir « ma part de Paradis » (Ionescu 1934 : 229).

Jumeaux par ce qu'ils découvrent, Cioran et Ionesco demeurent pourtant opposés: le premier, avec un orgueil de jeune surhomme, cherche les techniques par lesquelles il puisse intensifier sa lucidité et ses révélations jusqu'au paroxysme ; le second, « petit être » apeuré, déguisé en clown, cherche le divertissement pascalien par lequel « je passe mon temps à faire quelque chose jusqu'à la mort, pour l'oublier et pour ne pas m'ennuyer complètement » (Ionescu 1935 ; v. aussi Ionescu 1992 : 67).

Atteints très tôt par la « tristesse d'être », ils l'ont vécue et l'ont portée dans la chair pendant toute leur vie. Cela a été, chez les deux, un sentiment sans évolution, donné une fois pour toutes, un stigmate visible.

À vingt-deux ans, Cioran sentait l'âge de la vie, « la fatigue de vivre » (Cioran 1934 : 53), et il allégeait son tourment d'être seulement par la pensée que sa mère aurait pu avorter avant sa naissance. Tel le prince de *Tinereţe fără bătrâneţe şi viaţă fără de moarte*, qui, lorsque le temps de venir au monde approchait, « se mit à pleurer si fort qu'aucun guérisseur ne put l'apaiser », Cioran aussi, fatigué par l'existence, allège son chagrin en imaginant la possibilité de *ne pas être* au monde. Tel le Prince Charmant, dont le roi voulait apaiser les pleurs et le refus de naître, en lui promettant les splendeurs de ce monde, sans pourtant pouvoir l'en convaincre, de même, Cioran, « convaincu de l'éphémère de la beauté et de toutes les splendeurs », voudrait ne pas être né. Dans le conte de fées, seulement lorsque le père promet à son fils :

> «tais toi, mon enfant, car je te donnerai *la jeunesse sans vieillesse et la vie sans mort*»,

seulement à ce moment-là, dit le conte,

> « l'enfant se tut et vint au monde ».

Ayant phantasmatiquement régressé jusqu'à la paix d'avant la naissance, Cioran accepte de retourner à l'existence dans les mêmes conditions que le Prince Charmant :

> « Je ne rentrerai pas avant d'échapper à la naissance, à la vieillesse et à la mort » (Cioran 1934 : 98).

Il voulait, tel le prince du conte, l'éternité et la jeunesse, et il se montrait sincèrement scandalisé par le fait qu'il mourrait comme tout le monde :

> «…je ne peux pas gagner effectivement l'éternité, et je vais mourir comme tous les autres… » (Cioran 1934 : 99).



BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)

Dans sa philosophie politique, Cioran a touché du doigt la plaie d'être roumain et a indiqué le fait que *Mioriţa*, avec sa sagesse endurante et résignée, était la cause profonde et la faute principale de la non naissance dans l'histoire du peuple roumain. En même temps, dans sa philosophie privée, il a gardé pendant toute sa vie la nostalgie du refus de venir au monde. Et il est étonnant, chez un auteur si perçant que lui, qu'il ne se soit jamais rendu compte de ce que son mythe privé était celui de *Tinereţe fără bătrâneţe*…, et de ce que celui-ci était emblématique pour lui, de même que pour le peuple roumain, qu'il avait l'intention de transfigurer par des techniques féroces.

La lamentation de Cioran qui visait la paix antérieure à la naissance ne s'est pas changée le long de toute son œuvre. Elle consonne avec la grande plainte du maître de sa jeunesse, Schopenhauer, avec lequel Cioran fait un véritable duo philosophique. « Personne ne se remet du mal de naître, plaie capitale s'il en fut » (*La chute dans le temps*, in Cioran 1995b : 1092), il constate, faisant des spéculations sur l'époque où « le temps n'était pas encore… Le refus de la naissance n'est rien d'autre que la nostalgie de ce temps d'avant le temps ». Puis il revient:

> « *N'être pas né*, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ! » (*De l'inconvénient d'être né*, in Cioran 1995b : 1281, 1284).

Schopenhauer affirmait, à la suite de Calderón, que « la plus grande faute de l'homme c'est d'être né » (Schopenhauer 1996 : 1370; v. aussi l'édition allemande : 710); puis il explicitait, soutenant que l'homme, le monde même, sont quelque chose qui n'aurait pas dû être, que le monde, c'est l'enfer même, qui n'a pas été fait par Dieu, mais par le Diable :

> « nous avouerons même qu'un Dieu, qui se serait avisé de se transformer en un pareil monde, devrait avoir été vraiment possédé du diable » (Schopenhauer 1996 : 1076 ; v. aussi l'édition allemande, t. II : 411).

Son double valaque lui répond : ce n'est pas le bon Dieu, le Père, qui a fait le monde; il est la création « d'un dieu sans scrupules, d'un dieu taré », c'est-à-dire « le mauvais dieu » (*Le mauvais démiurge*, in Cioran 1995b : 1169, 1171). Pour le maître allemand, de même que pour son disciple valaque, on ne peut se sauver de cette vie et de cet univers de cauchemar que par le refus : et, vu que ni Schopenhauer, ni Cioran n'ont eu la puissance effective de refuser la naissance, les deux la refusant pourtant phantasmatiquement, ils ont pratiquement refusé de collaborer à la perpétuation de cet univers de quatre sous. Avec des arguments philosophiques semblables – quelque ridicule qu'ils puissent sonner à un lecteur habituel! – ils ont refusé de procréer et de perpétuer de cette façon le cauchemar. Cioran considérait la naissance d'un enfant comme une catastrophe, qu'il déclarait à haute voix à la femme enceinte devant lui. Conséquent dans sa nostalgie du non créé, dans son regret d'exister lui-même, Cioran s'est gardé d'engendrer un descendant qui aurait pu sentir ce que lui il avait senti.

Si la tristesse d'être né de Cioran semble être nourrie seulement de sources internes, organiques et métaphysiques, chez Ionesco elle semble avoir deux sources. Premièrement, comme chez Cioran, une source intérieure: la révélation de la mort et le ridicule métaphysique de la condition humaine; deuxièmement, sa tristesse d'être s'est nourrie de la terreur de l'histoire.



**BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)**

Pour Ionesco, l'homme est un petit être, une marionnette à la main d'on ne sait pas qui; parfois, sidéré par le souvenir trouble et lointain du paradis, il tend ses bras « vers quelqu'un », en espérant – vainement – d'être protégé :

> « Mon petit Dieu, lève-moi
> et rends-moi heureux » (*Rugă*, in *Elegii pentru fiinţe mici* [1931] ; *Lateral*, in « Discobolul » [1931], in Ionescu 1990 : 9, 38).

Cette sensation enfantine de marionnette, Ionesco l'a vécue lui-même, sans jamais l'oublier:

> « Oui, j'essaye de me rappeler une expérience de lumière que j'ai eue il y a très très longtemps, que j'ai racontée plusieurs fois dans mes livres. Voici : c'était quand j'avais dix-sept ou dix-huit ans, je me promenais dans une ville de province vers midi, au mois de juin; et tout d'un coup j'ai ressenti une présence, et j'ai senti, ou j'ai cru sentir à ce moment-là que Quelqu'un me tenait dans sa main, que nous n'étions pas perdus » (Ionesco 1979 : 22).

À la différence de Cioran, qui n'avait pas pu croire, Ionesco a été une structure religieuse, basculant, non pas entre doute et foi, mais entre doute et espoir. C'est pourquoi le reproche d'être né a, souvent, un destinataire précis : le transcendant, Dieu. Et c'est aussi pourquoi le monde est pour lui ambivalent : beau et terrible, exaltant et terrifiant[2].

Tel Job qui, frappé par Dieu, a le courage de lui demander « Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de ma mère ? » (*Job*, 10.18), Ionesco aussi, menacé par l'âge de fer des années '40, constate « la malchance d'être né » (Ionesco 1968 : 118). « La malchance » de la naissance pourrait être compensé seulement en vivant « bien et confortablement », observe le jeune écrivain ; or, comme pendant ces années-là on le menaçait directement, et l'espèce humaine couvrait la terre de cadavres (Ionesco 1968: 263), Ionesco se déclare « trompé deux fois »: trompé à cause de sa naissance, trompé à cause du fait qu'il était en danger. Il invoque « la tristesse d'exister » et « la malchance » d'être, en raison du fait que « l'existence humaine est inadmissible, que sa condition est inadmissible, insupportable, insupportable », l'homme étant

> « écartelé entre l'horreur de vivre et l'horreur de mourir » (Ionesco 1968 : 119).

À la différence de Cioran, qui (excepté la période 1933-1945, d'engagement – coupable – au service de l'histoire roumaine) s'était senti responsable de ce qui se passait autour de lui et qui avait jubilé à chaque crise politique et historique, y voyant la confirmation de ses prévisions spengleriennes sur le déclin de l'Occident et même de l'homme, Ionesco, une fois atteint par le mal de l'histoire et de la politique, s'est toujours senti responsable pour ce qui se passait dans le monde:

> « Je sens sur moi tout le poids du monde. Il est naturel que je me sente écrasé; je suis tout seul. Cette impression que le monde est mon affaire et que je dois tout arranger. […] Je me sens responsable de tout » (Ionesco 1977 : 184).

Il se sent d'autant plus responsable que Dieu « a échoué » lorsqu'il a fait le monde : « Toutes les sociétés sont mauvaises, toute l'humanité, toute la création vivent

[2] Voir *Pourquoi j'écris* [1975] (in Ionescu 1977 : 325 ): « …le monde est à la fois merveilleux et atroce, un miracle et l'enfer… ».



BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)

depuis le début du monde dans le malheur » (Ionesco 1977 : 185, 206). La guerre des frontières de l'Israël, les révolutions de toutes sortes dans le monde, le manque de confiance des Occidentaux en eux-mêmes, le fait que l'homme tue des animaux et des plantes qu'il mange, le fait que les animaux de même que les plantes souffrent eux aussi sont, toutes, des raisons pour que Ionesco considère la Création comme ratée dès le début. « Le mal de vivre » ne provient « ni du capitalisme, ni de la pensée judéo-chrétienne », dit Ionesco, mais du fait que Dieu, créant un monde plein de douleur, a fait une erreur dans la Création. Et la présence du mal dans le monde, c'est-à-dire de la souffrance, est inacceptable, dit Ionesco dans un texte tout à fait extraordinaire, *À propos de Samuel Beckett*. Tout comme Schopenhauer constatait que chaque être vivant est le tombeau vivant d'un autre être vivant :

> « chaque bête féroce est le tombeau vivant de mille autres animaux » ; « ce monde de créatures toujours misérables, condamnées, pour vivre un instant, à se dévorer les unes les autres » (Schopenhauer 1996 : 1344, 1076 ; v. aussi l'édition allemande, t. II : 684, 410),

Ionesco aussi observe que nous tuons pour vivre. Et ce fait prouve l'échec de la Genèse:

> « Naître et mourir et entre naissance et la mort tuer pour manger, cela n'est pas admissible. […] La Création est ratée. Elle est à refaire » (Ionesco 1977 : 206).

Tout comme, dans *Nu*, sous le prétexte de la critique littéraire, il a exposé ses principes métaphysiques qui, dans la descendance de Gorgias, ont fondé son attitude, dans son petit essai *À propos de Samuel Beckett*, sous le prétexte de l'analyse théâtrale – concrètement, sous le prétexte de l'analyse du théâtre de Beckett –, Ionesco fait de la métaphysique. L'axiome de Schopenhauer postulait que, pour l'homme, « la souffrance est le fond de toute vie » (Schopenhauer 1996 : 393 ; v. aussi l'édition allemande, t. I : 403); Ionesco aussi, à son tour, découvre, peut-être à la suite du philosophe allemand qu'il connaissait dès sa jeunesse, peut-être sur son propre compte, que l'homme est principalement atteint non pas par le mal social et politique, mais par « ce malaise fondamental d'être dans le monde » ; de plus, tout ce qui existe souffre, car « toute vie est souffrance ». La dimension de la souffrance est, chez Ionesco, de même que chez Schopenhauer, égale à l'univers : « l'univers entier est souffrance ». Schopenhauer a vu le monde comme une « guerre permanente entre les individus de toutes les espèces » (Schopenhauer 1996 : 417 ; v. aussi l'édition allemande, t. I : 428) et comme une dévoration sans fin; Ionesco constate, de même, que la loi de la vie, la loi d'après la naissance et jusqu'à la mort, est :

> « Nous nous débattons, nous nous battons, les uns contre les autres, nous nous dévorons les uns les autres, il faut tuer pour manger car nous vivons en économie fermée et rien ne nous vient d'ailleurs ».

Puis, bénéficiaire de l'évolution de la science qui avait pénétré dans l'intimité de la matière vivante, il ajoute, dans un pur esprit schopenhauerien:

> « Nos molécules s'entre-dévorent également. Si on regarde une goutte d'eau ou une goutte de sang au microscope, on y voit la guerre, la destruction, la tuerie ».

Si la loi de la vie consiste dans la souffrance d'être et dans le crime, il ne nous reste, dit Ionesco, que la révolte métaphysique:

> « c'est justement contre cette loi que je m'insurge ».



**BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)**

Concrètement, la révolte consiste dans le correctif que l'homme propose à Dieu:

> « La Création est ratée. Elle est à refaire »;
> « Et puis après, s'Il lui prend envie de créer un nouveau monde, au moins qu'Il s'y prenne autrement » (Ionesco 1977 : 206, 207).

Révolte verbale, impuissante. Si « Mangez-vous les uns les autres » (Ionesco 1977 : 319) est la loi du monde et de la vie, si « Chaque geste, chaque mouvement […] provoquent désastres et catastrophes », si le monde est cruel et « la beauté du monde un leurre », cela signifie que nous sommes les marionnettes de quelqu'un; l'intuition liminaire des *Élégies pour les petits êtres* s'avère, après des années, fondée :

> « On se moque de nous, nous sommes le jouet de quelqu'un » (Ionesco 1977 : 320).

Et, tout comme, dans *Nu*, il avait argumenté l'impossibilité de connaître, dans *Pourquoi j'écris ?*, il déclare que nous sommes « condamnés à ne rien savoir », car « Nous sommes nés trompés » (Ionesco 1977 : 320).

Trompés – par qui ? Le Prince Charmant a été trompé, au moment de sa naissance, par son Père, le roi. Qui est-ce qui a trompé Ionesco ? Sans y répondre directement, il n'évite pas l'hypothèse (schopenhauerienne, cioranienne etc.) que ce monde n'appartient pas à Dieu, mais que, soit il n'appartient à personne, soit il appartient à Satan. Parmi les leçons oniriques qu'il reçoit, en tant que fils, de son père, se trouve celle-ci :

> « personne n'a réussi à ne rien faire, le monde n'est à personne, le monde est à Satan, si Dieu ne le lui arrache de ses mains, Il est le seul à pouvoir donner un sens à la création que Satan a salie et barbouillée, et cassée. Tout cela sera peut-être lavé et réparé et on y comprendra quelque chose » (*Voyage chez les morts*, in Ionesco 1991 : 1301).

Vieux, après avoir traversé la grande culture du monde, Cioran avouait à Raddatz, naturellement, sans affectation, qu'il « aurait mieux valu rester un petit berger » à Răşinari, car « l'essentiel », il l'aurait compris « aussi bien que maintenant »[3]. Arrivé à la sénescence, glorieux sur les grandes scènes, Ionesco, à son tour, avouait dans un entretien la même impulsion régressive, le même regret : « Et je regrette maintenant de ne pas être resté petit employé » (Ionesco 1979 : 11) ; car peut-être de cette façon il aurait été heureux. Le problème métaphysique dont il avait largement ouvert la porte, avec impertinence, dans *Nu* – la réalité du monde, la vérité, Dieu, la mort et « ma part de Paradis » – continuait à le torturer. La mort lui paraissait toujours un scandale. La naissance, parce que suivie de la mort, un scandale encore plus grand:

> « La mort me fait peur, mais surtout elle me vexe. […] Elle me vexe, parce qu'elle est l'expression de notre finitude. C'est ça qui est angoissant, c'est ça qui est inacceptable! Deux choses sont inacceptables: d'être né […] d'exister *et* ensuite de mourir. On peut être sans exister. D'être né, et ensuite de mourir. Je n'ai pas demandé cela, et je ne l'accepte toujours pas » (Ionesco 1979 : 24).

[3] Voir Cioran 1986 : 49–50; nous avons préféré renvoyer à la variante allemande, originelle, car la version française de l'interview, parue in *Entretiens*, a perdu à cause de la stylisation les détails concrets (« petit berger », par exemple). Une bonne version roumaine de cette interview a donné Horia Stanca, in *Apostrof*, I-ère année, nr. 1, 1990, p. 22–23.



BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)

Cioran, dans sa jeunesse, était sincèrement irrité de ce que Dieu ne l'exemptait, lui précisément, de la mort; et Ionesco se montre, à sa vieillesse, dans son texte testamentaire, contrarié par le fait qu'on ne lui avait pas accordé l'immortalité[4].

Le refus de la naissance tient à un fond de culture archaïque, que nous retrouvons dans la *Bible*, de même que dans Homère. Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les dieux mêmes, dans leurs moments de chagrin, déplorent le fait de la naissance. Thétis, par exemple, déplore la naissance de son fils Achille :

> « Ah ! mon enfant, pourquoi t'ai-je élevé, mère infortunée ? […] puisque ton destin, au lieu de longs jours, ne t'accorde qu'une vie trop brève » (Homère 1987, chant I : 415-419).

et Volcan se plaint aux dieux :

> «Ah ! comme ils auraient dû ne pas me mettre au monde ! » (Homère 1992, chant VIII : 312).

Dans *Œdipe à Colone*, le chœur se fait l'écho du même refus ontologique :

> « Ne pas naître, voilà ce qui vaut mieux. Ou encore, arrivé au jour, retourner d'où l'on vient, au plus vite, c'est le sort à mettre aussitôt après » (Sophocle 1950 II : 488).

Et dans *Antigone* on vante le jour de la mort comme « le suprême bien » (Sophocle 1950 I : 127), déplorant l'injustice ontologique initiale, c'est-à-dire le fait que nous venons au monde non pas pour être éternellement jeunes et immortels, mais pour dépérir, pour vieillir et, finalement, pour mourir, Ionesco et Cioran se font l'écho d'un fond de culture ancestral, que l'homme moderne a refoulé. On peut dire que chez Ionesco et Cioran c'est la révolte de notre fond non-latin, de notre fond thrace. Nous savons d'Hérodote que les Thraces fêtaient la mort « en dansant et en se réjouissant » et que, par contre, ils pleuraient à chaque naissance : « Lorsqu'il naît chez eux un enfant, ses parents, assis autour de lui, font une énumération de tous les maux auxquels la nature humaine est sujette, et gémissent sur le sort fâcheux qu'il doit nécessairement éprouver pendant sa vie » (Hérodote 1894 : 92–93).

Cioran était d'ailleurs parfaitement conscient du fait que l'hérédité chargée de la zone agissait sur lui, le douant d'un mal *originaire*. Les notations répétées de ses *Cahiers* le prouvent : « Je viens d'un espace qu'avaient hanté ces Thraces qui pleuraient à la naissance des hommes et se réjouissaient à leur mort »; « Les Thraces pleuraient à la naissance d'un être. Ce n'est pas par hasard que je suis né dans un espace où l'on voyait les choses un peu différemment qu'ailleurs » (Cioran 1997 : 478, 566). L'écho de ces notations personnelles est passé aussi dans *De l'inconvénient d'être né* (Cioran 1995b : 1283), où il se rappelle qu'il est né sur la même terre où avaient vécu les Thraces et les Bogomiles.

Je crois donc ne pas me tromper en affirmant que dans l'écriture de Ionesco et de Cioran on entend encore cette lamentation ancestrale.

[4] Voir le texte testamentaire de Ionescu, in « Le figaro littéraire », le 3 déc. 1993. La traduction roumaine, *Doamne, fă să cred în tine*, réalisée par Anca Măniuțiu, a été publié dans *Apostrof*, nr. 11, 1999.



**BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"**
**Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)**

## Bibliographie

Bonnefoy, Claude, *Entretiens avec Eugène Ionesco*, Paris, Pierre Belfond, 1966.
Cioran, E., *Cahiers*, *1957–1972*, Avant-propos de Simone Boué, Paris, Gallimard, 1997.
Cioran, E., *Entretien avec Fritz J. Raddatz*, in « Die Zeit », nr. 15, 4 avril 1986.
Cioran, E., *Entretien avec J.L. Almira*, in *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995a.
Cioran, E., *Œuvres*, Gallimard, Paris, 1995b.
Cioran, E., *Pe culmile disperării*, Bucureşti, Fundația pentru Literatură şi Artă « Regele Carol », 1934.
Hérodote, *Histoire*, traduction de Larcher, Paris, Librairie de la Bibliothèque Nationale, Livre V, 4, 1894.
Homère, *Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », tome I, 1987.
Homère, *L'Odyssée*, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », tome II, 1992.
Ionesco, E., *Antidotes*, Paris, Gallimard, 1977.
Ionescu, E., *De ce scrieți ?*, in « Facla », XV-ème année, no. 1931, 2 juin 1935.
Ionescu, E., *Nu*, Bucureşti, Vremea, 1934.
Ionesco, E., *Présent passé, passé présent*, Paris, Mercure de France, 1968.
Ionescu, E., *Război cu toată lumea*, II, édition établie par Mariana Vartic et Aurel Sasu, Bucureşti, Humanitas, 1992.
Ionescu, E., *Eu*, édition de Mariana Vartic, Cluj, Echinox, 1990.
Ionesco, E., *Théâtre complet*, édition présentée, établie et annotée par Emmanuel Jacquart, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1991.
Ionesco, E., *Un homme en question*, Paris, Gallimard, 1979.
Schopenhauer, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, traduit par A. Burdeau, revue et corrigée par Richard Roos, Paris, PUF, 1996 (*Die Welt als Wille und Vorstellung*, in *Arthur Schopenhauer's sammtliche Werke*, édition d'Eduard Rosenbach, Verlag von Philipp Reclam, s.a.).
Sophocle, *Antigone* (*Tome I*), *Œdipe à Colone* (*Tome II*), traduction de Paul Mazon, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1950.
Vulcănescu, Mircea, *Pentru Eugen Ionescu*, in *Chipuri spirituale* 2, édition de Marin Diaconu et Zaharia Balica, Bucureşti, Eminescu, 1996.

### On the Weakness of Being Born

*On the Weakness of Being Born* is a comparative study of Ionesco and Cioran, who share the same nostalgia for not having been born. By tracing the theme of the refusal of being, both in their Romanian and French works, the present study underlie the regressive nature of the two authors, as well as their kinship with Schopenhauer. The desire for not having been born is, however, a primeval component of the human imaginary, present also in the works of Homer and the Greek tragedy playwrights, in the Bible or in the writings of Herodotus. Despite the fact that only Cioran claimed Thracian inheritance, the conclusion of the study is that the value of the two Romanian authors lies precisely in the fact that their works "perceive" and reproduce ancient voices from the archaic core of the collective imaginary.

*Université « Babeş-Bolyai », Cluj-Napoca*
*Roumanie*



BDD-A795 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:01:31 UTC)